

Image + nation Les nouveaux signes de la diversité

Élie Castiel

Numéro 241, janvier–février 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47787ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2006). Image + nation : les nouveaux signes de la diversité. *Séquences*, (241), 8–8.

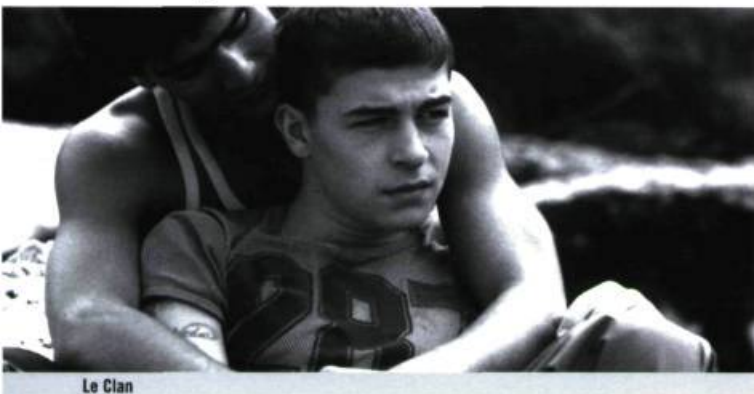
IMAGE + NATION

LES NOUVEAUX SIGNES DE LA DIVERSITÉ

C'est vers une « totale ouverture d'esprit » que se dirige cet événement annuel, même si la majeure partie des œuvres proposées abordent encore le thème de l'homosexualité. Selon les programmeurs, les diverses manifestations de la sexualité méritent, aujourd'hui, d'être explorées dans toute leur plénitude. Faut-il nécessairement être de cet avis ?

Élie Castiel

D'une part, cette entreprise de démocratisation de l'image « sexuée » peut sembler innovatrice et rassembleuse, mais de l'autre l'événement risque de se détacher de sa véritable mission : montrer le vécu gai et lesbien, très rarement observé dans le cinéma courant. L'avenir nous dira où se dirige Image+Nation, cette année plus que jamais, sorte d'anagramme d'une « imagination sans bornes ».



Le Clan

Parmi les films primés par les membres du jury officiel du 18^e Festival de cinéma LGBT de Montréal, figurait le très beau film mélancolique du jeune cinéaste indien Onir, **My Brother Nikhil**. Petit film d'une grande densité dramatique dont les enjeux narratifs sont exposés avec discrétion, tact, sens de l'observation et un respect pour la différence rarement vu dans le cinéma indien. Pour rendre le film plus accessible au grand public, Onir a inséré des éléments narratifs propres au cinéma *bollywoodien* (tendance très contrôlée vers le pathos, chansons de circonstance, rouages du destin). Le résultat : une œuvre dense, harmonieuse qui finit par séduire les plus récalcitrants.

Du Français Gaël Morel, **Le Clan** se détache des autres films par la linéarité abstraite d'un récit de banlieue viscéral, voire même organique, là où le corps s'exprime par abrupts sursauts, exaltations de l'âme et de l'esprit, fureur et sensualité. Acteur de formation (**Les Roseaux sauvages**, d'André Téchiné), Morel poursuit ici sa carrière de cinéaste en proposant un cinéma *autre*, certes un cinéma d'auteur qui non seulement défend la notion du plan, mais la sublime en lui attribuant une certaine morale selon les fervents tenants de la Nouvelle Vague.

Vive déception que celle éprouvée au cours de la projection de **Ma mère**, l'insupportable essai *littéralement* incestueux de Christophe Honoré dont on se demande ce qu'il faisait dans la

programmation d'un événement censé être « gai et lesbien ». Si l'interprétation d'Isabelle Huppert demeure, dans l'ensemble, intériorisée, il n'en demeure pas moins que cette chasse au plaisir et à la transgression s'essouffle rapidement. En quelque sorte, un hommage insipide à l'œuvre érotique de Georges Bataille, qui n'aurait sans doute pas beaucoup apprécié. Terne et confus.

Après mûre réflexion, on ne peut que souligner les qualités intrinsèques du poème cinématographique à la fois sulfurique et troublant **A Year Without Love** (Un año sin amor), de la cinéaste argentine Anahí Berneri. Souffrances physiques et morales se mêlent dans cette vision apocalyptique des rapports humains. Les affres d'une maladie incurable sont ici des symboles de défaillance physique et de points de non retour psychologiques. Juan Minujín incarne le personnage de Pablo avec un sens de la distanciation qui donne parfois la chair de poule. Le jury n'a pas hésité à lui attribuer le Prix d'interprétation masculine. Incisif et percutant.

Passé presque inaperçu, le très esthétique **Illusive Tracks** (Skenbart), du Suédois Peter Dalle, est sans doute l'une des plus heureuses surprises de ce 18^e festival. En optant pour le noir et blanc, le réalisateur raconte de noires années (le milieu des années 40) en leur attribuant un humour palpable, incandescent, tout à fait jouissif. La délicatesse avec laquelle chaque situation est menée provoque chez le spectateur une sorte de fébrilité intense et, par la même occasion, tamisée. Sournis, élégant et surprenant.

Invité spécial du festival, le Canadien Daniel MacIvor — lui aussi, à l'instar de Morel, comédien de formation — signe avec **Wilby Wonderful** un long métrage plein de promesses tant par la fluidité de sa mise en scène que par sa direction d'acteurs, acteurs qui sont tous au diapason des tensions comico-dramatiques d'une intrigue tout à faire originale.

Et de Rodolphe Marconi, on n'apprécie que la beauté des images, la souplesse de la mise en scène et le jeu éthéré de tous les comédiens. C'est peut-être assez, mais encore une fois, on se demande ce que ce film faisait dans un festival LGBT.

Devrions-nous toujours nous demander si ce festival est nécessaire, n'attirant, en grande partie, que les membres des communautés gaie et lesbienne ? En ce qui nous concerne, la réponse à cette question se trouve dans notre appui constant à l'événement. Par contre, ce n'est pas demain que les organisateurs de cette manifestation réussiront à attirer un public plus large, c'est-à-dire composé majoritairement de spectateurs hétéros. Comme quoi les voies du ghetto sont impénétrables.